

OURIKA,

OU

LA PETITE NÈGRESSE,

DRAME EN UN ACTE, MÊLÉ DE COUPLETS,

IMITÉ DU ROMAN,

PAR MM. MÉLESVILLE ET CARMOUCHE;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DES
VARIÉTÉS, LE 25 MARS 1824.

PRIX : 1 F. 50 C.

PARIS,

Chez QUOY, Libraire, Editeur de Pièces de
Théâtre, boulevard St.-Martin, n° 18;

Et chez les Marchands de Nouveautés.

1824.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M^{me} DE BEAUVAL. M^{me} LEPEINTRE.
FRANVILLE, ancien armateur, son frère. M. BOSQUIER.
CHARLES, fils de M^{me} De Beauval. . . . M. TOUZEZ.
ANAIIS, Pupille de Franville. M^{lle} PAULINE.
OURIKA, Jeune négresse. M^{lle} JENNY VERTPRÉ.
MARCELIN, Jardinier. M. BRUNET.
Un Paysan. M. GEORGE.
Valets, Villageois et Villageoises.



*La scène est au château de Madame de Beauval,
aux environs de Bordeaux.*



Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Exc., en date de ce jour.

Paris, le 2 mars 1824.

Par ordre de Son Excellence :

Le Chef adjoint,

COUPART.

Les exemplaires non revêtus de la signature suivante seront réputés contrefaits.

OURIKA,

OU

LA PETITE NÈGRESSE,

DRAME EN UN ACTE.

Le théâtre représente un jardin élégant. A droite du spectateur, un pavillon élégant avec une fenêtre en face du public : il n'y a pas de porte en scène à ce pavillon, on est censé y entrer par la coulisse. A gauche, des arbres, un bosquet. Au troisième plan, une partie de la façade du château. Au fond, la rivière, séparée du jardin par un mur à hauteur d'appui.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} DE BEAUVAL, OURIKA, CHARLES.

(*Au lever du rideau, madame de Beauval assise sur une chaise de jardin, est occupée à lire ; Ourika, assise à ses pieds dessine le portrait de Charles, qui se lève souvent avec impatience.*)

OURIKA, à Charles,

Mais, monsieur, restez donc un moment en place... Voilà deux fois que je recommence les yeux.

CHARLES, se levant.

Eh! bien, ma chère Ourika, ne m'en faites pas du tout... Je n'y tiens pas.

OURIKA.

Qu'il est insupportable. Si vous aviez été sage, je vous aurais chanté le petit air de mon pays, que vous aimez tant!...

CHARLES, se rasseyant.

Oh! alors, je ne bouge plus.

M^{me} DE BEAUVAL, souriant.

Nous allons voir cela...

CHARLES.

Pouvez-vous le penser !...

M^{me} DE BEAUVAL.

Non, mon enfant, mais un événement qui se prépare...
tu le sauras...

CHARLES.

Oui... oui, ma chère Ourika... vous le saurez bientôt...

OURIKA, *bas à madame de Beauval, et tristement.*

Bonne amie... pourquoi donc ne me dit-il plus toi...
Il me semble qu'il m'aime moins...

M^{me} DE BEAUVAL.

C'était bon autrefois... mais tu n'es plus un enfant, et les
convenances s'opposent...

OURIKA.

Ce serait bien mal à lui... car moi, chaque jour je sens
que je l'aime davantage !...

CHARLES, *qui s'est rapproché.*

Ah ! je le sais... bonne Ourika...

OURIKA.

Comment ?

CHARLES.

Oui... Pendant que j'étais à Naples, vous m'avez caché
le danger qui menaçait mon excellente mère... sans vos
soins, sans ce dévouement généreux... c'est vous qui me
avez conservée !

OURIKA, *souriant.*

Est-il donc si étonnant que l'on fasse tout pour sauver
le seul bien que l'on possède au monde ? Vous deux...
n'êtes vous pas la seule famille d'Ourika... orpheline,
amenée en France dès l'âge de six ans par votre oncle, je
ne vous ai plus quittés. (*A madame de Beauval.*) Ne
suis-je pas votre enfant adoptif, la compagne de votre fils
chéri... élevée près de lui... n'est-ce pas à vous que je
dois mon éducation, mes faibles talents, et bien plus... le
bonheur d'aimer et d'être aimée ?

AIR : *Mes yeux disaient tout le contraire.*

Ne craignez pas que de mon cœur

Ce tendre souvenir s'efface...

Mon avenir et mon bonheur,

C'est en vous seuls que je les place.

(*A madame de Beauval.*)

Si je ne vous dois pas le jour,
Vous êtes cependant ma mère ;
Car vous avez tout mon amour...

(*Montrant Charles.*)

Et j'aime Charles comme un frère.

M^{ME} DE BEAUVAL.

Oui, chère enfant... tu seras toujours ma fille... (*Elle
la serre dans ses bras.*)

CHARLES, *lui prenant la main.*

Et ma sœur... ma sœur bien aimée (*vivement.*) Oh !
pour le coup, j'entends quelqu'un... si c'était mon oncle...
Non, c'est le jardinier... Marcelin... Marcelin...

SCÈNE II.

Les Mêmes, MARCELIN (*une paire d'arrosoirs à la
main.*),

MARCELIN.

Vous me demandais... C'est que j'ons là... des salades
qu'ont une soif d'enragé...

CHARLES.

Tu iras plus tard... As-tu vu mon oncle ce matin ?

MARCELIN, *posant ses arrosoirs.*

Monsieur Franville ?

M^{ME} DE BEAUVAL.

Est-ce qu'il n'est pas encore descendu ?

MARCELIN.

Descendu !... ah ! ben, il était déniché drès cinq heures
du matin... il a fait un sabat... il a réveillé lui-même le
cocher, l'palfrenier, les chevaux... a fait atteler la voiture
de madame... et est parti pour Bordeaux.

CHARLES, *avec joie.*

Pour Bordeaux !... Ah ! ma mère, il n'y a que deux
lieues... il ne peut tarder à revenir. (*à Marcelin*) Et il
n'a rien dit ?...

MARCELIN.

Non, monsieur... c'est-à-dire... ah ! ma fine, j' l'avions
déjà oublié... il m'a chargé de commander au maître d'hôtel
un dîner... d'une fameuse taille... parce qu'il vous ramè-
nera de la compagnie.

CHARLES.

De la compagnie!... Vous l'entendez? ce ne peut être qu'Anaïs.

OURIKA.

Mais quel est donc cette Anaïs, dont je vous entends parler si souvent?

M^{me} DE BEAUVAL.

Anaïs de Berty... c'est une jeune personne fort intéressante, la pupille de mon frère... qu'il a fait élever au couvent... à Bordeaux... et que Charles et moi, nous avons été voir quelquefois.

CHARLES.

Vous l'aimerez, j'en suis sûr... vous verrez... elle est si bonne, si jolie... (à *Marcelin, qui a repris ses arrosoirs*) Ah! Marcelin, vite, mon garçon... des fleurs dans la chambre à côté de celle de ma mère... Et le dîner... personne n'y a pensé?...

OURIKA, *souriant*.

Ah! mon Dieu! quelle inquiétude... quelle agitation... soyez tranquille... je vais donner les ordres nécessaires.

CHARLES.

Oui, oui... allez, ma chère Ourika... (*Elle sort.*) (à *Marcelin*) Et toi, tes fleurs...

MARCELIN.

C'est dit!... drès que j'aurai arrosé mes vingt-quatre plates-bandes d'chicorée et d'romaine.

CHARLES.

Tout de suite... sur-le-champ.

MARCELIN, *tristement*.

Dieu! mes malheureuses chicorées!...

AIR : *Voulant, par ses œuvres complètes.*

Ainsi mon pauvre jardinage,
Pendant c' tems se dessèch'ra donc!

CHARLES.

Ne réplique pas davantage.

MARCELIN.

M'sieur Charl's, j' vous demande pardon,
Comm' nous les plant's ont leux coutumes,
J' l'éprouv' chaqu' jour, j'en suis certain;
Y a rien comm' la goutt' du matin,
Pour les hommes et pour les légumes.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

CHARLES, M^{me} DE BEAUVAL.

CHARLES.

Quel bonheur !... tous les obstacles sont donc enfin applanis !

M^{me} DE BEAUVAL.

Je l'espère, comme toi ; ton mariage ne sera plus un mystère... surtout pour cette pauvre Ourika, qui est toute étonnée de nous voir un secret.

FRANVILLE, *en dehors.*

Au jardin?... c'est bon, c'est bon.

CHARLES, *accourant.*

J'entends la voix de mon oncle... oui, ce sont eux !

SCÈNE IV.

Les Mêmes, FRANVILLE, ANAÏS.

FRANVILLE, *donnant la main à Anaïs.*

Ah ! vous voilà, vous autres... vous ne vous attendiez pas à cette surprise là ?

CHARLES, *baisant la main d'Anaïs.*

Mon oncle, vous êtes charmant... Chère Anaïs !...

ANAÏS, *embrassant madame de Beauval.*

Que je suis heureuse de vous revoir !

CHARLES, *vivement.*

Eh ! bien, mon oncle ?

FRANVILLE.

Eh ! bien, mes enfans... le consentement de la tante d'Anaïs est arrivé ce matin !

CHARLES, *avec joie.*

J'en étais sûr !... c'était bien la peine de faire un si grand mystère de ce mariage...

FRANVILLE.

Ah ! mon cher ami... c'est que j'ai de l'expérience... Ces choses là ne sont à peu près sûres, que lorsqu'elles sont faites... et encore, moi, qui te parle, je n'ai jamais pu me marier... pourquoi ?...

AIR du premier Pas.

Au premier ban,
 Par plus d'un bavardage,
 J'ai toujours vu se finir mon roman...
 Pour un marin jugez donc quel outrage,
 Tous mes hymens venaient faire naufrage,
 Au premier ban.

Voilà pourquoi, si je l'avais pu, je ne l'aurais pas dit à la future elle-même.

ANAÏS.

Oui... et vous ne comptez pour rien notre impatience, nos tourmens... oh ! le méchant tuteur !...

FRANVILLE.

Oh ! bien méchant, en effet ! un homme qui depuis deux mois remue ciel et terre pour vous deux... qui a quitté le Sénégal, ses plantations, son sucre et son café, pour empêcher qu'on ne vous fit épouser ce petit cousin que vous détestez et que votre tante protégeait... un homme enfin qui vous assure toute sa fortune, à la seule condition de bien vous aimer et de l'aimer un peu lui-même, quand vous en aurez le temps... c'est un homme affreux que ce tuteur !

CHARLES.

Non, non, c'est un ange !

ANAÏS.

Un père !

M^{me} DE BEAUVAL.

Le plus tendre ami ! (*Ils l'entourent.*)

FRANVILLE, *les regardant avec plaisir et les prenant dans ses bras.*

Hum ! petits séducteurs !

CHARLES.

Vous dites donc, mon cher oncle, que le notaire...

FRANVILLE.

Le notaire est prévenu !... il va se transporter ici avec une cargaison de papier timbré, et nous signons sur-le-champ.

CHARLES.

Pourvu maintenant qu'il ne soit pas retardé en chemin.

FRANVILLE.

Sois donc tranquille, mon garçon... les amans ont toujours pour eux la providence... et les notaires...

SCÈNE V.

Les Mêmes, OURIKA.

OURIKA.

Ah! M. Franville, vous voici.

FRANVILLE.

Bonjour, bonjour petite.

OURIKA.

Je suis bien contente; je viens de voir ce bon Laurent, le vieux contre-maître de votre vaisseau qui m'a amené en France.

FRANVILLE.

Il est ici?... C'est juste, il doit repartir aujourd'hui.

OURIKA.

Il m'a reconnu tout de suite. Oh! c'est que nous nous aimons tant; il dit que je ne suis pas changée du tout... (*apercevant Anaïs.*) ah!... (*en regardant Charles.*) c'est sans doute...

CHARLES.

Oui... c'est elle!...

(*Anaïs se retourne, aperçoit Ourika, et fait un mouvement de surprise.*)

OURIKA, à Franville.

Eh! mais... comme elle me regarde... est-ce que j'ai quelque chose d'extraordinaire?

FRANVILLE.

Non, non, mon enfant... c'est qu'en te voyant pour la première fois... ma chère Anaïs, c'est cette petite Ourika dont je vous ai souvent parlé... elle est la fille adoptive de la maison, et j'espère que vous aurez un peu d'amitié pour elle.

ANAÏS.

Sa tendresse pour Mme de Beauval suffit pour me la rendre chère... et je sens que je l'aime déjà beaucoup.

(*Elle lui tend la main.*)

OURIKA, *s'avançant pour l'embrasser,*
 Oh! moi aussi...
 (*Anaïs, par un mouvement involontaire, se recule.*)

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Mais... elle ne m'embrasse pas,
 Eh! quoy, m'accueillir de la sorte;

FRANVILLE.

Ici ne t'en étonne pas,
 Ce n'est qu'un reste d'embarras
 Que du couvent elle rapporte,
 Moi, je vais toujours commencer,
 D'un baiser je n'ai pas de honte...

(*A Anaïs.*)

Pour toi je veux bien l'avancer,
 Et plus tard (*bis*) tu m'en tiendras compte,

M^{ME} DE BEAUVAL, *à Ourika.*

Vous aurez le temps de vous connaître, nous n'avons
 plus de secrets pour toi, Ourika; Anaïs va devenir ta sœur,

OURIKA, *inquiète.*

Ma sœur?..:

M^{ME} DE BEAUVAL.

Oui... Charles se marie, et voilà sa femme.

OURIKA.

Sa femme!... (*à part.*) ah! mon Dieu!...

FRANVILLE.

C'est bien... c'est bien, vous vous ferez des complimens
 une autre fois... songeons à notre grand affaire et menons
 cela rondement... Chère Anaïs, la femme de chambre de
 ma sœur va vous conduire à votre appartement... (*Il ap-
 pelle.*) Justine! Justine! (*Une femme de chambre parait;
 Mad. de Beauval va lui parler.*)

FRANVILLE.

Ah!... et le bouquet de la mariée...

CHARLES.

Je l'oubliais... (*à Ourika*) ma chère Ourika .. chargez-
 vous en, je vous prie... toutes les roses du jardin!...

OURIKA, *pensive.*

Oui... oui... Charles... j'y cours... (*à part en sortant*)
 Sa femme!... je ne puis me rendre compte de ce que j'é-
 prouve!... (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

Les Précédens , excepté OURIKA.

FRANVILLE, à Anaïs.

Faites-vous bien belle , ma petite nièce , nous aurons grand monde , et je veux voir l'effet de mes diamans ; vous aussi , monsieur mon neveu , allons , la grandetenue.

M^{me} DE BEAUVAL.

Je vais moi-même m'occuper de ma toilette.

FRANVILLE, l'arrêtant.

Non , non , j'ai besoin de vous , ma sœur (à demi-voix) il faut que je vous parle d'une affaire importante ; cela regarde Ourika (*aux jeunes gens qui parlent ensemble.*) Allons donc , jeunes gens , si vous me faites attendre... je vous le rendrai.

(*Ils remontent la scène en accompagnant Anaïs , qui sort avec la femme de chambre et Charles , qui les suit. Pendant ce temps , Ourika paraît dans le pavillon.*.)

SCÈNE VII.

OURIKA , dans le pavillon , FRANVILLE et M^{me} DE BEAUVAL.

OURIKA , dans le pavillon , se croyant seule et posant sur la table une corbeille de fleurs.

(*Tristement*) Je suis bien aise d'avoir eu un prétexte pour ne pas les suivre... sa femme!... Elle est jolie... très-jolie... Eh! bien , c'est singulier , je ne me sens pas pour elle une amitié bien vive...

FRANVILLE , descendant la scène.

Là... sommes-nous seuls?

M^{me} DE BEAUVAL.

Qu'avez-vous donc à me dire?..

FRANVILLE.

C'est une inquiétude qui me poursuit depuis hier!... et maintenant que nos enfans sont heureux... il faut enfin songer à cette pauvre Ourika!...

OURIKA, à part.

Cette pauvre Ourika!..

M^{me} DE BEAUVAL.

Ah! de tout mon cœur... mais qui peut vous alarmer?

n'est-elle pas mon amie, ne l'ai-je pas toujours traitée comme ma fille?

FRANVILLE.

Et c'est justement ce qui me fait trembler. La pauvre petite ne se doute pas de sa position! Quand je vous l'ai donnée, ma sœur, je ne prévoyais pas que cette éducation qu'elle recevrait près de vous allait étendre son esprit, élever ses sentimens!... Habitée à vivre dans votre amitié, elle a acquis des talens, son jugement s'est formé... elle est devenue charmante, j'en conviens, mais enfin elle n'a pu changer son visage... et ce visage très-gentil d'ailleurs, est comme ceux que l'on fait au Sénégal. Maintenant que ferez-vous de cette pauvre petite, et que deviendra-t-elle?

OURIKA, à part.

Qu'entends-je!

Mme DE BEAUVAL.

Je vous l'ai dit, mon frère, elle ne me quittera jamais, et mon amitié la consolera de l'injustice du sort!

FRANVILLE.

Chimères, ma bonne sœur! Ourika a quinze ans... les passions vont parler... la pauvre enfant ne consultera pas sa figure pour régler les mouvemens de son cœur... et si elle allait se prendre d'amour pour quelqu'un... pourriez-vous lui faire épouser celui qu'elle aimerait?... Ma sœur, nous avons eu tort... on ne trouble jamais impunément l'ordre de la nature! C'était dans son pays, parmi les siens, qu'Ourika pouvait trouver le bonheur.

Ain : *J'en guette un petit de mon âge.*

Oui, c'était là... que cette pauvre fille

Auraît dû toujours demeurer,

Car, un époux, une famille,

Peut-elle ici jamais les espérer.

Elle est au printems de sa vie,

Comme une fleur qu'on voulut transplanter,

Et qui ne peut que végéter

Loin du soleil de sa patrie!

OURIKA, à part.

Ciel! (*Elle reste accablée.*)

Mme DE BEAUVAL.

Ah! mon frère!... je me flattais au contraire qu'avec une

âme sensible et pure, un esprit cultivé, elle pourrait s'élever au-dessus des préjugés.

FRANVILLE.

Tout cela est charmant dans les romans, ma sœur ! elle sera seule, toujours seule dans la vie... et cet isolement est le plus affreux de tous les maux !

M^{me} DE BEAUVAL.

Mais, n'est-il aucun moyen d'adoucir son existence... de préparer pour elle le peu de bonheur qu'elle peut attendre.

FRANVILLE.

C'est justement ce que je voulais vous dire ; nous avons fait le mal, c'est à nous de le réparer... J'engagerai Charles à se fixer avec sa femme à Bordeaux... Le spectacle d'un jeune ménage est terrible pour une tête de quinze ans... Ce n'est pas tout ; notre fortune nous permet de lui assurer un sort indépendant... Profitons de la présence du notaire...

M^{me} DE BEAUVAL.

Oui... oui... je vous comprends...

FRANVILLE.

AIR : *C'était Renaud de Montauban.*

Que mes bienfaits, que les vôtres, ma sœur,
Soient garans de notre tendresse...

Pour adoucir, s'il se peut, son malheur,
Elle aura du moins la richesse !..

A ses pieds chacun vient ramper,

Et tant de gens, par une erreur commune,

Voient le bonheur dans la fortune...

Ah ! puisse-t-elle s'y tromper,

SCENE VIII.

Les Mêmes, MARCELIN.

MARCELIN, *recourant.*

M. Franville !... ah ! excusais, vous êtes en train de jaser avec madame.

FRANVILLE.

Que veux-tu ?

MARCELIN.

Dame!... c'est vot' gros contre-maître, qui est venu avec vous du Seringa...

FRANVILLE.

Ah! mon vieux Laurent.

MARCELIN.

C'est ça... il vient vous demander vos ordres... pour votre vaisseau et le pays de la mer où c' qu'il va.

FRANVILLE.

Je ne veux pas qu'il parte avant la signature du contrat... Il donnera la nouvelle à nos braves colons.

MARCELIN.

Ah! ben oui... mais dépêchez-vous ?...

AIR du vaudeville de Turenne.

Il dit qu'sur la terre il s'ennuie ;
 Il se démène, il fait un bruit d'enfer ;
 Depuis une heure, il gronde, il crie...
 C'est pir' qu'un' tempête sur mer. (bis.)

FRANVILLE.

Sers-lui du rhum, et tu vas, je le gage,
 En un instant l'appaiser subito,
 Comme le ciel, par quelques gouttes d'eau,
 Vient souvent calmer un orage.

Au surplus, je vais lui parler...

MARCELIN.

Ah? puis, il y a aussi vot' notaire, qui vient d'arriver.

M^{me} DE BEAUVAL.

Mon frère, je vais l'instruire de nos nouvelles intentions.
 (Elle sort.)

FRANVILLE.

C'est cela... (à Marcelin) Toi, vois vite si nos jeunes gens sont prêts.

MARCELIN, *d'un air d'intelligence.*

Ah! les mariés... vous voulez dire...

FRANVILLE.

Les mariés... ah! tu sais... tiens voilà pour boire à la santé des mariés...

(Il sort.)

MARCELIN , en sortant aussi et regardant ce que lui a donné Franville.

A la bonne heure, au moins... la future commence, à me paraître très-agréable. (Il sort.)

SCÈNE IX.

OURIKA, seule.

(Elle entre ; les regarde s'éloigner et s'avance lentement la tête penchée et repassant ce qu'elle a entendu.)

Malheureuse !... je ne m'en étais pas aperçue, mais, je le sens maintenant... oui, je suis malheureuse !... seule pour toute la vie !... Quel arrêt ! et qu'ai-je fait pour le mériter ?... Et, cependant ils me plaignent ! ils redoutent pour moi un danger... (en pleurant) Ah ! Charles, je crains bien qu'ils y aient pensé trop tard !... Ce nom de frère m'a trompée !...

AIR de Céline.

Je le sens dans mon âme émue,
C'est l'amour qui me fait souffrir,
Mon infortune m'est connue,
Et rien ne pourra la fuir...
J'ai vu le jour sur ce lointain rivage
Où le soleil donne à tout son ardeur...
Le feu qui brûla mon visage,
A pénétré jusqu'à mon cœur !

On vient !... cachons mes pleurs ! (Elle essuie ses larmes et cherche à se remettre.)

SCÈNE X.

MADAME DE BEAUVAL, OURIKA.

M^{ME} DE BEAUVAL, sortant de la maison.

Charles ! Charles !... eh ! mais où est-il donc... au moment de signer le contrat ?... Ah ! c'est toi, ma chère Onrika... tu n'as pas vu ton frère ?

OURIKA, troublée.

Mon frère !... non... non, bonne amie... j'étais occupée...

M^{me} DE BEAUVAl, *remarquant son trouble.*

Pourquoi donc te tenir éloignée de nous? Depuis l'arrivée d'Anaïs je te trouve l'air rêveur....

OURIKA, *s'efforçant de sourire.*

Moi !

M^{me} DE BEAUVAl.

Craindrais-tu que cette union ne diminuât mon amitié pour toi; et, parce que je vais avoir une autre fille?... Ah ! rassure-toi... le cœur d'une mère sait suffire à tout... et loin de s'affaiblir, son amour s'augmente avec le nombre de ses enfans !... Pour moi, je sens que je vais t'aimer encore davantage...

OURIKA, *à part.*

Oui... mais, lui !

M^{me} DE BEAUVAl, *la prenant dans ses bras.*

Viens, Ourika, viens...

FRANVILLE, *en dehors.*

Par la corbleu, ce sont deux extravagans ?

SCÈNE XI.

Les Mêmes, FRANVILLE.

M^{me} DE BEAUVAl.

Qu'avez-vous donc, mon frère ?

FRANVILLE.

J'ai... j'ai... que je suis furieux ! que tout est rompu, et que le mariage est à vau l'eau.

OURIKA, *avec un mouvement de joie.*

Est-il possible !

M^{me} DE BEAUVAl.

Que me dites-vous?... comment se fait-il ?...

FRANVILLE.

Ah ! parbleu, allez le leur demander ! monsieur mon neveu est un cerveau brûlé, ma chère pupille une petite folle... Parmi des lettres qu'elle vient de recevoir, il y en avait une de ce cousin que sa tante voulait lui faire épouser... monsieur Charles a fait le jaloux, le petit Othello... mademoiselle Anaïs, comme de raison, a pris plaisir à le tourmenter... — Mademoiselle, je dois voir cette lettre ?

Ourika.

— Vous ne la verrez pas, monsieur. — Elle est d'un rival? — C'est possible. — Donnez-la moi! — C'est une tyrannie, une horreur!

AIR : *Corneille nous fait ses adieux.*

Enfin on ne s'entendait plus...
 Rompant le nœud qui les rassemble,
 Tous deux alors sont convenus
 Qu'ils ne pourraient pas vivre ensemble;
 Qu'un tel hymen était contre leur gré;
 Voyez pourtant quel malheur est le nôtre,
 À leur fureur chacun aurait juré
 Qu'ils étaient créés l'un pour l'autre.

OURIKA, *à part.*

Ils ne s'aiment pas! je renais!

M^{me} DE BEAUVAL.

Mais ce ne peut être qu'un enfantillage.

FRANVILLE.

Un enfantillage!... morbleu! j'aimerais mieux avoir à faire à dix matelots bas-bretons qu'à ces deux mauvaises têtes! et pour un rien, j'enverrais le neveu, la nièce et la maison à tous les diables... je me suis pourtant bien conduit; j'ai juré, j'ai crié plus haut qu'eux, impossible de leur faire entendre raison.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, MARCELIN.

MARCELIN, *accourant.*

Ah! monsieur... madame... en v'là ben d'une autre!

TOUS.

Quoi donc?

MARCELIN.

V'là mam'zelle Anaïs qui a fait mettre les chevaux à la voiture, et qui veut s'en retourner à franc-évrier.

FRANVILLE.

Qu'est-ce que je vous disais?... le feu est à la Sainte-Barbe!

M^{me} DE BEAUVAL.

Que le cocher ne fasse rien sans mes ordres, ou je le chasse.

FRANVILLE.

Courez-y, ma sœur; parlez à cette petite entêtée.
(*Elle sort.*)

MARCELIN.

Et puis, le notaire qui sait que tout est rompu, et qui fait son paquet.

FRANVILLE

A l'autre, à présent !... vous verrez qu'il nous faudra garnison pour retenir les déserteurs; oh! mais le notaire n'est pas amoureux, j'espère, et je vais le mener, celui-là. (*à Marcelin*) Toi, fais fermer les portes, et que personne ne sorte. (*il sort*) Ourika, parlez à mon neveu, et chapitrez-le d'importance... Dieu merci! voilà tout le monde en combustion.
(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

OURIKA, puis CHARLES.

OURIKA, *à elle-même et agitée.*

Ah! je n'en doute plus... Charles ne l'aime pas, et je puis encore espérer... Ah! le voici!

CHARLES, *très-agité.*

Je viens à vous, ma chère Ourika, vous seule pouvez me comprendre. Mon oncle me gronde, ma mère me déssole; je suis au désespoir.

OURIKA.

J'ai bien vu que cette jeune Anaïs, que l'on veut vous faire épouser...

CHARLES.

Comme j'ai été injuste envers elle... un mouvement jaloux m'a fait outrager celle que j'aime, et si je n'obtiens mon pardon !...

OURIKA, *balbutiant, à part.*

Que dit-il? (*haut*) Vous... vous l'aimez?

CHARLES.

L'aimer! ah! c'est trop peu, je l'adore. Avant d'avoir vu Anaïs, la vie était sans prix pour moi; mais depuis que je l'aime, tout a changé; mon avenir, mes espérances, tout est embelli.

AIR : *N'est-ce pas d'elle? (de Mad. Gail.)*

C'est auprès d'elle
 Que mon âme a connu l'amour ;
 Hélas ! loin d'elle,
 Pourrais-je donc vivre un seul jour...
 C'est toujours elle
 Que je trouve au fond de mon cœur ;
 Espoir, plaisir, peine, bonheur,
 Tout me vient d'elle (*bis*).

OURIKA, *à part.*

Grand Dieu ! Tout ce que j'éprouve pour lui !... Ah !
 malheureuse. (*Elle porte la main à son cœur et chan-
 celle*).

CHARLES, *vivement.*

Mais, je puis encore espérer... Et c'est sur vous que je
 compte.

OURIKA.

Sur moi...

CHARLES.

Oui, Anaïs refusé de me voir, de m'entendre... C'est à
 vous de me justifier auprès d'elle (*mouvement d'Ourika.*)
 Qui mieux que vous peut lui faire connaître le cœur de
 votre frère... Dites-lui... que je me reproche chacune de
 ses larmes...

OURIKA, *avec effort.*

Oui... oui.

CHARLES.

Dites-lui bien surtout que je n'aime qu'elle seule.

OURIKA, *l'œil fixe.*

Qu'elle seule... je le sais...

CHARLES.

La voici... Je n'ai pas le courage de l'attendre... Je serai
 là... près de vous, et si vous obtenez mon pardon...

OURIKA.

Ah ! soyez tranquille... je n'oublierai rien de ce que
 vous m'avez dit...

CHARLES.

Mon sort est entre vos mains ! (*Il s'enfonce dans un
 bosquet*).

OURIKA, *seule et accablée.*

Apprendre à une autre à l'apprécier... à l'aimer !... N'importe... j'espère que j'en aurai le courage... lui, avant tout !

SCÈNE XIV.

OURIKA, ANAIS.

ANAÏS, *à la cantonnade.*

Ah ! je suis prisonnière ici... bien certainement on ne gagnera rien sur moi par de semblables moyens... et j'échapperai à un mariage que j'abhorre.

OURIKA, *étonnée de sa vivacité.*

Eh ! quoi, vous pourrez vous éloigner de Charles, sans regret ?

ANAÏS, *d'un air résolu.*

C'est lui surtout que je veux fuir... Quel affreux caractère !... Comme il m'a traitée... Mais grâce au ciel je ne l'aime plus... je suis presque sûre même de le détester...

OURIKA, *à part, avec un reste d'espoir.*

Elle paraît bien offensée... Je crois que je ne pourrai pas réussir...

ANAÏS.

Oser me soupçonner... vouloir me dicter des lois comme s'il était déjà mon mari !

OURIKA.

Je conviens qu'il est vif, impétueux ; mais si vous n'aviez pas refusé d'entendre sa justification... peut-être.

ANAÏS.

Non... Je vois qu'il vous a chargé de plaider sa cause... mais je ne veux rien entendre... Eh ! que peut-il dire?... Je suis curieuse de savoir comment il prétend s'excuser...

OURIKA, *à part et effrayée.*

Ah ! mon Dieu... elle se radoucit. (*haut et d'une voix faible*) Ah ! loin de s'excuser... il se condamne... il accuse sa jalousie...

ANAÏS.

La jalousie... Ah ! oui, c'est le prétexte ordinaire de ces messieurs ! eh ! bien, voilà ce que je ne concevrai jamais... que ce sentiment puisse vous faire oublier...

OURIKA , avec une émotion profonde.

C'est que vous ne connaissez pas la jalousie... vous êtes bien heureuse, Anaïs!... moi, je la conçois... et je l'excuse... Si vous saviez... (*la regardant*) On n'a plus sa raison... l'objet qui vous est préféré vous devient odieux, (*avec un mouvement*) on va jusqu'à haïr... (*revenant à elle*) mais l'instant d'après on se calme, on se repent, et s'il le faut on sacrifie son propre bonheur à celui de ce qu'on aime!

ANAÏS.

C'est singulier... comme vous parlez de cela... Ourika... et vous croyez que Charles se repent ?

OURIKA.

Oni, c'est vous seule qu'il aime... je le sais, moi... (*amèrement*) oh! je le sais mieux que personne... Ne me refusez donc pas son pardon, qu'il l'entende de votre bouche... et qu'en assurant le bonheur de son frère, la pauvre Ourika goûte au moins le seul bien qu'elle puisse espérer! (*Sa voix s'est altérée peu à peu, et les derniers mots sont entremêlés de sanglots.*)

ANAÏS, émue.

Ourika, vous pleurez. Eh! bien, ne le lui dites pas... je souffrais plus que lui, et je crois que je n'ai jamais cessé de l'aimer!...

SCÈNE XV.

Les Mêmes, CHARLES.

(*Charles, qui a entendu les derniers mots, se précipite aux genoux d'Anaïs.*)

CHARLES.

Qu'ai-je entendu? Anaïs.

ANAÏS, souriant.

Il écoutait!

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, FRANVILLE, Mad. DE BEAUVAL, en-
suite MARCELIN, Valets, Villageois.

FRANVILLE, *qui voit Charles embrasser Anaïs.*

Bravo! bravo!.. par ici, ma sœur; il paraît que les hos-
tilités sont finies.

CHARLES.

Vous voyez, mon oncle... je signe le traité de paix!..

MARCELIN.

Dieu soit loué! y aura une noce... (*A la cantonnade*)
Arrivez donc, vous autres.

COEUR DE VILLAGEOIS, *qui entrent par la gauche.*

AIR : *Chœur de don Juan.*

Au son des chalumeaux,

Accourez pastoureux

Et fillettes,

Laissez bondir tous vos troupeaux

Sur ces côteaux (*bis*).

Pour fêter nos amans

Unissez vos accens,

Bergerettes,

Que l'écho r'dise leurs sermens,

Que nos chants

Nos accens

Répètent : Soyez constans

Toujours constans (*bis*).

CHARLES, ANAÏS, FRANVILLE, Mad. DE BEAUVAL.

Entre nous, non jamais de nuage.
vous,

(*montrant Ourika*)

Notre bonheur devient son ouvrage,
Vo tre

Que sa tendre amitié soit le gage

De notre amour et de nos sermens!
votre vos

CHŒUR (*fort*).

Que nos chants,

Nos accens

Répètent : Soyez toujours constans,

Toujours constans (*bis*).

M^{me} DE BEAUVAL, *lui tendant la main.*
Chère Ourika !... je reconnais sa sœur...

FRANVILLE.

Aussi... elle partage notre joie, et... (*Elle passe à la droite de Charles. A part.*) Mais qu'a-t-elle donc, cette pauvre petite... son trouble m'a déjà frappé (*haut*). Ah ! ça, mes amis, le contrat est tout prêt... Je connais si bien les caprices des amoureux que je l'ai signé d'avance... allez en faire autant, moi je vais dire à mon vieux contre-maître que mon vaisseau peut mettre à la voile !

CHARLES, *donnant la main à Anaïs*
Venez, chère Anaïs :

OURIKA, *frappée de ces mots.*

C'en est fait. (*Vivement et à mi-voix en prenant la main de Charles comme pour l'arrêter*) Charles ! Charles !

AIR : *Le voilà... de frayeur* (de Léonide.)

CHARLES, *étonné.*

Pourquoi donc cet effroi...

Elle reste muette,

Quelle peine secrète

La poursuit près de moi ?

FRANVILLE, *regardant Ourika,*

Pourquoi donc cet effroi...

Une peine secrète

La trouble et l'inquiète ;

C'est l'amour, je le vois.

ANAÏS ET M^{ad}. DE BEAUVAL,

Quel plaisir !.. je le vois,

Oui, ^{mon} bonheur s'apprête,

Que rien ne nous arrête,

Venez donc avec moi.

OURIKA, *à Charles.*

Souvenez-vous de ma prière,

N'oubliez jamais votre sœur.

CHARLES.

Près d'Anaïs et de ma mère,

Vous avez place dans mon cœur.

ENSEMBLE.

ANAÏS.

Paraître devant un notaire !..

Mais je dois être à faire peur.

(à Ourika.)

Rattachez-moi donc cette fleur.

*(en souriant).*A tout le monde je veux plaire. *(bis.)*

(Ourika s'avance et arrange sa guirlande ; puis tout à coup aperçoit ses mains noires près de la figure d'Anaïs, et s'éloigne avec un mouvement d'horreur et de désespoir. Ce mouvement n'est remarqué que de Franvill.)

*Reprise.*OURIKA, *à part,*

Qu'ai-je vu ?... Près de moi

Que sa grâce est parfaite,

Quand son bonheur s'apprête,

Tout est fini pour moi.

ENSEMBLE.

CHARLES, *donnant la main à Anaïs,*

Pourquoi donc cet effroi, etc.

FRANVILLE, *à part.*

Pourquoi donc cet effroi, etc.

ANAÏS, *MAD. DE BEAUVAIL,*

Quel plaisir !.. je le voi, etc.

(On se met en marche et les villageois reprennent les dernières mesures du chœur de Don Juan.)

CHOEUR.

Pour fêter nos amans,

Unissez vos accens,

Bergerettes ;

Que l'écho r^edise leurs sermens,

Que nos chants,

Nos accens

Répètent : Soyez constans,

Toujours constans. *(bis.)*

(Tout le monde rentre dans la maison ; Ourika est tombée accablée sur le banc qui est près du pavillon. Franville a remonté la scène comme s'il sortait aussi ; il s'arrête au fond, et observe Ourika.)

SCÈNE XVII.

OURIKA , FRANVILLE , *au fond.*OURIKA , *se croyant seule.*

Mon sort est accompli !... maintenant il n'a plus besoin de moi... (*Elle se lève et va pour sortir.*)

FRANVILLE , *se trouvant près d'elle.*

Où allez-vous , Ourika ?

OURIKA , *avec effroi.*

Vous étiez là , monsieur.

FRANVILLE.

Vous pleurez ?

OURIKA.

Moi...

FRANVILLE.

N'essayez pas de me tromper... j'ai deviné votre secret...

OURIKA , *vivement.*

Mon secret ! ah ! monsieur , ne le dites pas... ne le dites à personne... (*Elle se jette dans ses bras en sanglottant.*)

FRANVILLE , *très-attendri.*

Chère enfant !

OURIKA.

Je vous en conjure... que tout le monde l'ignore !... lui surtout !... Je voudrais me cacher à moi-même combien je suis coupable..

FRANVILLE.

AIR : *Las ! j'étais en si doux servage.*

ENSEMBLE.

Oui je veux calmer ta souffrance ,
Sèche tes pleurs , écoute-moi ,
Et garde encore l'espérance ,
Un jour plus doux luira pour toi ;
Oui , tout s'efface , attrait , amours ,
Mais l'amitié reste toujours.

OURIKA.

Combien je maudis ma naissance ;
De la nature injuste loi !...
Je perds tout , même l'espérance ,
Et le repos fuit loin de moi ;
Mon sort est de souffrir toujours ,
Et sans patrie et sans amours.

FRANVILLE, *avec émotion et lui serrant les mains.*
Allons, mon enfant, rappelez votre raison... songez à la douleur de votre famille.

OURIKA.

Ma famille!... je n'en ai plus.

FRANVILLE.

Quoi!... vos amis!...

OURIKA.

J'ai des protecteurs... et c'est bien différent!...

FRANVILLE, *ému.*

Voulez-vous donc n'écouter qu'une douleur inutile!...

OURIKA, *amèrement.*

Inutile!... oui... tout m'abandonne... tout m'oublie!..

FRANVILLE.

Non, Ourika... (*lui montrant le ciel*) il y a quelqu'un qui n'oublie jamais les malheureux!

AIR : *Vaudeville des Amazones.*

Lorsque nos vœux, de lui se font entendre,
A nos tourmens succède le repos;
C'est de lui seul qu'ici tu peux attendre,
Et ton courage, et l'oubli de tes maux.
Repose-toi dans sa bonté divine :
De la vertu toujours il est l'appui ;
Nègres et blancs, qu'importe l'origine,
Tous les cœurs purs sont égaux devant lui.

C'est là... et dans mes bras que vous trouverez un refuge...

OURIKA.

Que dites-vous ?

FRANVILLE, *avec abandon.*

Oui, tu seras ma fille... tu ne me quitteras jamais!... le mal que j'ai causé... je veux l'adoucir... le réparer s'il se peut.

OURIKA, *voulant se jeter à ses pieds.*

Ah! monsieur...

FRANVILLE.

Non, non... sur mon cœur... c'est là ta place désormais... Allons, essuie tes larmes... promets-moi de vaincre ta douleur.

OURIKA , avec intention.

Oui... elle finira... je l'espère.

FRANVILLE, s'essuyant les yeux.

On nous attend... je ne veux pas que tu reparaisse avec cette agitation... je vais rejoindre ma sœur ; toi , mon enfant , tâche de te remettre... après la cérémonie... je t'expliquerai mes projets pour toi... et tu verras... que près d'un père il est encore quelque honneur. (*Il l'embrasse à plusieurs reprises , Ourika baise sa main.*)

FRANVILLE, d'une voix altérée.

Du courage, Ourika... ma fille!.. du courage !

(*Il rentre dans la maison.*)

SCÈNE XVIII.

OURIKA, seule.

(*Elle le suit des yeux et laisse tomber sa tête sur sa poitrine*).

Le bonheur ! il n'est plus possible... Ah ! que ne me laissait-on vivre et mourir près de mes frères , sous le ciel qui m'a vu naître... Eh ! bien , je serais esclave , je cultiverais la terre d'un autre... mais , j'aurais une humble cabane , pour me retirer le soir ; un ami , pour partager mon sort ; des enfans , qui m'appelleraient ma mère... (*elle pleure*) Ah ! c'est trop souffrir ! que puis-je encore attendre ici ? l'espoir qu'un nouveau malheur empêchera cet hymen ! (*on entend les premières mesures de l'air suivant*) Ils sont unis ! c'en est fait , Anaïs est à lui... Ah ! Charles , je ne connais plus l'envie.. (*elle tombe à genoux*) Mon Dieu ! vous avez tout fait pour lui... son bonheur est bien grand... donnez-lui encore la part d'Ourika !... (*elle se lève*) Ils viennent... fuyons...

(*Elle sort précipitamment.*)

SCÈNE XIX.

M^{me} DE BEAUVAIL, FRANVILLE, ANAIS, CHARLES, Villageois, Villageoises, avec des fleurs et des guirlandes qu'ils placent près de la maison et sur le passage des mariés.

CHOEUR.

AIR : *Contredanse de la Gazza Ladra.*

Au plaisir ce beau jour nous engage,
De nos fleurs embellissons ces lieux,
Célébrons par nos accens joyeux,
Leur amour et d'aussi tendres nœuds.

Dépêchons,
Travaillons,
Suspendons
Ces festons.

FRANVILLE, aux jeunes filles.

Qu'un espoir double votre courage,
Car à ce bonheur là,
Chacune arrivera,
L'an prochain, c'est pour vous qu'on dira :

CHOEUR.

Au plaisir ce beau jour, etc.

M^{me} DE BEAUVAIL.

Eh ! mais... je ne vois pas Ourika ?

CHARLES.

Comment ! elle n'est pas là ! . . dans le moment le plus heureux de ma vie.

ANAÏS.

Elle ! à qui nous devons notre bonheur !

FRANVILLE.

Elle paraissait souffrante ; et je suppose qu'elle se sera retirée dans son appartement.

M^{me} DE BEAUVAIL.

Vous croyez ? mon frère.

UN PAYSAN.

Ah ! n' soyez pas inquiet : elle n'est pas malade, allais... j' viens d' la voir descendre le parc... all' courait... all' courait du côté de la rivière.

CHARLES.

Comment !

M^{me} DE BEAUVAL, *regardant son frère.*
Du côté de la rivière !

FRANVILLE.

Qu'est-ce que cela signifie ?.. je reviens à l'instant...
Ah ! c'est Marcelin.

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, MARCELIN, *sanglottant.*

MARCELIN.

Ah ! ah ! ah !... je ne m'en consolerais jamais.

FRANVILLE.

Tu as vu Ourika ?

CHARLES.

Parle vite !

M^{me} DE BEAUVAL.

Qu'est-elle devenue ?

MARCELIN, *tristement.*Tenez, madame (*Il lui donne un billet*).

TOUS.

Un billet !

M^{me} DE BEAUVAL.

Lisez... lisez, mon frère.

FRANVILLE, *troublé.*

C'est tracé au crayon ! (*lisant*) « N'accusez point Ourika
» d'ingratitude... elle a dû fuir... pour échapper s'il se peut
» à une mort certaine, et vous épargner le spectacle de ses
» souffrances... Elle retourne sur une terre qu'elle n'aurait
» jamais dû quitter... Adieu... adieu... vous tous pour qui
» j'aimais la vie... Adieu, ma mère ! Si le ciel exauce mes
» vœux, un jour peut-être je pourrai vous voir sans dan-
» ger !... Alors la pauvre petite négresse reviendra mourir
» près de ses seuls amis... près de Charles, son plus cher...
» son unique a... am... » La fin est effacée par ses larmes !
(*Tout le monde est consterné*).

M^{me} DE BEAUVAL, *à part..*

Je devine !... Ah ! malheureuse enfant !

CHARLES, *vivement.*

Mon oncle... courons sur-le-champ... Je ne veux pas qu'elle parte; ma mère, je vous en conjure, venez tous mes amis.

FRANVILLE, *avec force.*

Restez! restez, nous la reverrons; moi, d'abord, je pars dans huit jours.

CHARLES.

Nous aussi, mon oncle.

FRANVILLE.

Eh! bien, oui... vous viendrez... j'ai des possessions au Sénégal... vous êtes mes héritiers, et il sera tout naturel...

CHARLES.

Oui... pauvre petite sœur... nous la reverrons.

(*On entend l'air suivant.*) La voilà !...

(*Ils courent tous et se groupent des deux côtés; On aperçoit la barque conduite par un seul matelot. Ourika est debout appuyée contre le mât, tout le monde lui tend les bras; elle est abîmée dans sa douleur.*)

CHOEUR.

AIR *Petits blancs bien doux.*

Elle fuit ces lieux !

Ah ! que nos vœux

L'accompagnent dans son voyage :

Puissent les dieux,

Loin de ces lieux,

Lui donner un sort plus heureux !

Pauvre Ourika (*bis*), dans ton voyage,

Tu dois craindre plus d'un orage !

Reçois nos vœux

Et nos adieux ;

Qu'ils te suivent loin de ces lieux,

Jusque sur ton lointain rivage,

Que le ciel guide ton voyage !

(*La toile tombe.*)

FIN.